

1336

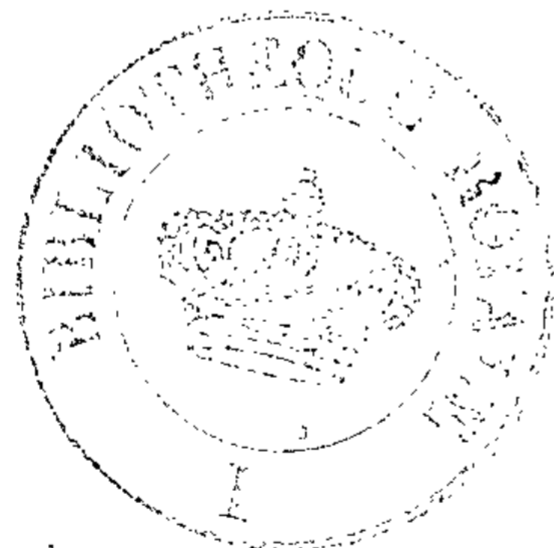
1336

L O M B R E

D V

GRAND

ARMAND



A PARIS.

Chez PIERRE ANGVERRANT,

sur le-Pnot-neuf, pres la Samaritaine.

M. D C. XLIII.





# LOMBRE DV GRAND ARMAND

Lors que le plus grand Astre, acheuant sa carrière,  
 Mesloit la nuit au iour, & l'ombre à la lumiere,  
 Au Temple de Sorbonne, une vive clarté,  
 Vint faire un nouueau iour, dans cette obscurité.  
 Du creux du Grand Tombeau, la clarté iallissante,  
 Imitant du Soleil la lumiere naissante,  
 Paroist confusement, s'accroist avec ardeur,  
 S'esleue, & remplit tout d'esclat & de splendeur.  
 Mille rayons dorez, dissipant les tenebres,  
 Y seruent d'ornement, aux ornemens funebres,  
 Et parmy cet obiet lugubre, mais charmant,  
 Aparoist à nos yeux l'Ombre du grand ARMAND  
 De la pourpre Romaine, il conserue l'usage,  
 La maieité des Rois, esclate en son visage,  
 Et bien qu'il semble triste, il plaist encor aux yeux.

Plus que le plus beau iour qui nous tombe des Cieux  
 Lors que par le respect une telle auanture  
 Eut imposé silence à toute la nature ;  
 Le vent se suspendit, tout parut en repos,  
 Et l' Ombre en soupirant, commença ces propos.  
 Tremblez, tremblez, meschans dont la main sacrilege,  
 Violle des tombeaux, le sacré privilege:  
 Et qui venez troubler par d'infames escrits  
 Le paisible repos, des Bien-heureux Esprits.  
 Je m'en plains ; mais pour vous ô race ingrate & noire,  
 Qui mourrez dans la honte, où ie voy dans la gloire ;  
 Et qui serez, enfin apres cette action,  
 L'eternel des-honneur de vostre Nation.

Mais ne presumez pas avec tant de feiblesse,  
 Que iusques dans le Ciel, nul de vostre traitts me blesse  
 Du haut de l'Empirée, où ma vertu m' amis,  
 Je vous voy dans la fange, indignes ennemis,  
 Et quel que soit le traitt que vostre main décoche,  
 C'est pour vous seulement, que ie vous le reproche.  
 O lasches Escriuains, qui cent fois en ces lieux  
 M'avez offert l'incens qu'on doit offrir aux cieux,  
 Qui iusques sur l'Autel, avez mis ma Statuë,  
 Par vous mesme en ce iour doit elle estre abbatuë,  
 Et par quelle fureur voulez vous m'arracher  
 Une palme des mains qui me couste si cher?

... de confrandes,

Loing de ietter sur moy des fleurs & des Guirlandes,  
 Loing de prendre vos Luths dont les tristes accords,  
 Parleroient aux vivans de la gloire des morts;  
 Vostre Muse perfide, en sa rage animée,  
 Vomit tout son venain contre ma renommée,  
 Perd encor la memoire avec le iugement.  
 Poursuit son Bien-facteur iusques au monument,  
 Et d'une mesme main qui desrobe, & qui donne,  
 Qui m'avoit couronné, veut moster la couronne.  
 Vous que ie nourrissois, trop infames Corbeaux,  
 Qui venez croasser à l'entour des tombeaux,  
 Vous qui de mes faveurs vous declarez indignes,  
 Ouy, vous estes Corbeaux, & ie vous Croyois Cignes,  
 Et le Ciel me punit par vostre propre voix,  
 Du bien que ie vous fils, & d'un iniuste choix.  
 Alléz cœurs insolens, allez cœurs mercenaires,  
 Prendre apres mon trepas, mes faveurs ordinaires,  
 Et de la mesme main qui vient de m'outrager,  
 Prenèz encor de moy, de quoy vous soulager,  
 Ouy laches partisans, d'une jalouse envie,  
 Ouy, mesme apres ma mort ie vous donne la vie,  
 Et par une bonté, qui vous rendra confus,  
 Je fais encore du bien, lors que ie ne suis plus,  
 Ceux de qui la vertu, ne me fut point connue,  
 Ceux de qui le mal-heur la courrit d'une nie,  
 Ceux qui n'eurent de moy un faveur ni l'oubli.

Attaqueroient ma gloire, avecques moins de tort :  
 Mais vous qui tenez tout de ma main liberale,  
 Par une ingratitude horrible & sans esgalle,  
 Ne parler plus de moy, qu'en termes de mespris,  
 Railler insolentement dans vos lasches escrits ;  
 Y parler de ma mort, pour qui chascun sousspire,  
 Pour en rire vous mesme, & pour en faire rire,  
 Alléz mauvais bouffons, esclaves sans honneur,  
 Alléz ne troubléz plus mon souverain bon-heur,  
 Et cachéz dans l'enfer, qui cause vostre crime,  
 D'un iniuste peché, la rougeur legitime.

Apprenéz apprenéz, sans en plus murmurer,  
 Que si l'Espagne en rit, la France en doit pleurer :  
 Que c'est par de tels pleurs que la vertu s'explique,  
 Et que ma perte en fin, est la perte publique.

Mais toutes fois i'ay tort, & vous avez raison :  
 Ma faute & non la vostre est sans comparaison,  
 Mille crimes fameux signallent mon histoire  
 Ouy, ie vous veux ayder à destruire ma gloire ;  
 Voicy pour vous apprendre à me les reprocher,  
 Ce qu'à tout l'Uniuers, ie ne scaurois cacher.  
 I'ay fait trembler l'Europe, & l'Afrique, & l'Asie,  
 I'ay vaincu les mutins, i'ay d'ompté l'heresie,  
 Sous le plus grand des Rois par mes conseils prudens,  
 I'ay surmonté le sort, & la mer & les vents.  
 I'ay fait voir à ses pieds, l'orgueil de la Rochelle.

J'ay fait voir à ses pieds, tout un peuple rebelle,  
 Qui de puis si long-temps, par un lasche attantat,  
 Paroissoit estranger, au milieu de l'estat.  
 Par les mesmes conseils, Et dans la mesme guerre,  
 J'ay chassé de nos bords les armes d'Angleterre,  
 Repoussé leur puissance, Et leur ambition,  
 Jusqu'aux flots reculéz de la Grande Albion,  
 Et fait voir à ce peuple, apres son entreprise,  
 Que la Saine auourd'huy ne craint point la Tamise,  
 De la suivant le cours de mes heureux destins,  
 Par de nouveaux labours j'ay veu d'autres mutins:  
 Dez qu'on à veu briller mes armes fortunées,  
 Les Alpes ont tremblé, comme les Pyrenées,  
 Et ces affreux rochers, qui s'esleuent aux Cieux,  
 Me furent un theatre, Et grand Et glorieux,  
 Car du haut Pas de Suze, on ie porté la guerre,  
 Ma gloire s'estendit jusqu'au bout de la terre.  
 Casal trois fois sauvé par mon prudent conseil,  
 Esleva mon renon plus haut que le soleil  
 Et comme j'eust tousiours la vertu pour compagne,  
 La vertu triompha de l'orgueil de l'Espagne.  
 Pignerol par mes soins, Et par mes grands exploits,  
 Ouure encore l'Italie aux armes des François:  
 Et ne m'arrestant point dans cest illustre voye,  
 Des rochers de Piemont, aux rochers de Sauoye,  
 Je fais passer un Prince aussi Grand que cheri,



Il attaque, il emporte, & puis rend Chamberri.  
 Des hauts murs de Paris, & des bords de la Seine,  
 Son tonnerre va fondre aux terres de Lorraine  
 Nancy, par mes conseils, cede & reçoit sa loy,  
 Et le Vasal rebelle est aux pieds de son Roy.

Mais, si mes grands conseils font tōber des murailles,  
 En suite mes conseils font gagner des batailles,  
 Et les plaines d'Ausein feront voir dans cent ans,  
 Ce que par mes conseils, firent nos combattans,  
 De là, pour entasser victoire sur victoire,  
 Je cherche dans l'Artois une nouvelle gloire,  
 Allant par mes labours à cet illustre prix,  
 Arras est attaqué, c'est à dire il est pris.

D'une ame infatigable, & qui voit toute chose,  
 Qui veille incessamment, qui jamais ne repose,  
 Je voy Thurin captif, & Thurin par mes soins  
 Sort en fin de ses fers lors qu'on le croit le moins.  
 Au riuage du Rhein, où mon desir aspire,  
 Je plante heureusement les bornes de l'Empire,  
 Brisac cede à mon Roy, recognoist son pouuoir,  
 Et se joint au grand corps que moy seul fais mouuoir.  
 En suite travaillant au bien de la couronne,  
 Je replante les lis aux champs de Barcelonne  
 Et i'adionste à l'Estat par mes heureux proiets,  
 Une nouvelle gloire, & de nouveaux suets,  
 En fin pour couronner ma haute destinée.

Je termine mes iours par ma plus grande année :  
 L'Ebre estant effroyé se cache en ses roseaux ,  
 Voit nostre Camp vainqueur , presque tarir ses eaux .  
 Et l'Espagne honteuse autant qu'espouuantee ,  
 Voit dedans Perpignan nostre Enseigne plantée :  
 Voit un Roy qui iamais n'a trouué de pareils .  
 Triompher par son bras , qu'assistent mes conseils .  
 Je l'aïsse tant de forts , ie laisse tant de places ,  
 Qui de mes grands proiets font voir encor les traces ,  
 Tant de Generoux pris , tant d'exploits genereux ,  
 Sur la terre & sur l'onde esgallement heureux :  
 Si ma fin eust esté plus loing de ma naissance ,  
 L'aigle estoit desia preste à reuoller en France ,  
 Apportant à son bec par mes illustres faiçts ,  
 Vne branche d'oliue & l'empire & la paix .  
 Voila de vos Pasquins les causes legitimes ,  
 Voila ce que i'ay fait , ingrats , voila mes crimes :  
 Mon Royle a cognus , l'Estat les scait aussi ,  
 Voyez donc l'un & l'autre , & ce qu'on fait icy .  
 Par des pleurs genereux , ce prince me regrette ,  
 L'on voit de tout Paris l'humilité discrete .  
 Et par un tesmoignage & grand & non suspect ,  
 Aucun de mon Palais n'approche sans respect .  
 Pour laisser aux Neueux mes vertus en exemples ,  
 Vne Pompe funebre au plus grand de nos Temples ,  
 Honnore ma memoire , & la Justice en dueil .

Paroist apres ma mort au tour de mon cercueil,  
 Milli & mille flambeaux à lumiere esclatante,  
 Environnent le Temple & la chapelle ardante,  
 Et parmy tant de feux saintement allumez,  
 Par une voix de feu les peuples sont charmez.  
 Ce rayon lumineux, & cette viue flame,  
 Qui du plus haut des Cieux penetre dans une ame.  
 Vient esclairer l'esprit d'un illustre Orateur,  
 Luy dictant un discours digne de son auteur.  
 Et de l'esprit diuin l'eloquence diuine,  
 Par mille beaux efforts prouue son origine.  
 Ces Muses que le Ciel inspire hautement,  
 Qui de dans leur fureur chantent si sagement,  
 Qui traçent de mes faiçts l'eternelle memoire,  
 Par qui mesme du temps i'espere la victoire,  
 Toutes sans interest comme sans lacheté  
 Consacreront ma gloire à l'immortalité.  
 Vous seuls laches esprits, qui chantez sur ma cendre  
 Animéz par l'enfer où vous deuez descendre;  
 Oyez ce que le Ciel, dans son iuste couroux,  
 Auiourd huy par ma bouche ordonne contre vous.  
 Que le Peuple & la cour se mocque de vos veilles,  
 Qu'ils traitent de chāsons, vos plus rares merueilles,  
 Et que vous puissiez tous, attaquez par la faim,  
 Avoir le sort d'homere, & chanter pour du pain  
 Que de tout l'Vniuers, vostre Muse, banie;

Nait pas mesme où cacher sa lache ignominie,  
Et qu'à tous les momens d'un cœur aspoüenté,  
Vous pleuriez sans cesser, pour auoir mal chanté  
Ainsi dit la Grand Ombre, en sa triste auanture,  
Au point quelle rentroit dedans sa Sepulture.  
Elle entre & disparoit, se dissipe, & gemit,  
La Voute luy respond, & le Temple en fremit,

DE SCYDERY.



